



**ESPÉRER ET AGIR
AVEC LA CRÉATION**
TEMPS POUR LA CRÉATION 2024

Les prémices de l'espérance
(cf. Rom 8:19-25)

Préparer la célébration en Val de Marne

Notes et commentaires bibliques



SOMMAIRE

1. Introduction théologique du comité du Temps pour la création.....	p. 4
2. Note biblique de Jean-Pierre Sternberger.....	p. 9
3. Commentaire de Fabien Revol.....	p. 12
4. Notes bibliques d'Antoine Nous.....	p. 15
5. Commentaire de Marie-Noëlle Thabut.....	p. 19
6. Commentaire de Karl Barth.....	p. 22

La gloire à venir (Traduction Œcuménique de la Bible)

18 J'estime en effet que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qui doit être révélée en nous. **19** Car la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu : **20** livrée au pouvoir du néant – non de son propre gré, mais par l'autorité de celui qui l'a livrée –, elle garde l'espérance, **21** car elle aussi sera libérée de l'esclavage de la corruption, pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu.

22 Nous le savons en effet : la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement. **23** Elle n'est pas la seule : nous aussi, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption, la délivrance pour notre corps. **24** Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance. Or, voir ce qu'on espère n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment l'espérer encore ? **25** Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec persévérance. **26** De même, l'Esprit aussi vient en aide à notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut, mais l'Esprit lui-même intercède pour nous en gémissements inexprimables, **27** et celui qui scrute les cœurs sait quelle est l'intention de l'Esprit : c'est selon Dieu en effet que l'Esprit intercède pour les saints.

28 Nous savons d'autre part que tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu, qui sont appelés selon son dessein. **29** Ceux que d'avance il a connus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin que celui-ci soit le premier-né d'une multitude de frères ; **30** ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés.



TEMPS POUR LA CRÉATION

1. Introduction théologique du comité international du Temps pour la création

La Création gémit dans les douleurs de l'enfancement (Romains 8,22)

L'image biblique décrit la Terre comme une mère, gémissant dans l'enfancement. Les temps que nous vivons montrent que nous ne comprenons pas la Terre comme un don de notre Créateur, mais plutôt comme une ressource à utiliser. Saint François d'Assise l'a compris quand il a fait référence à la Terre comme à notre sœur et à notre mère dans son Cantique des Créatures. Comment la Terre Mère peut-elle veiller sur nous si nous ne veillons pas sur elle ? La Création gémit à cause de notre égoïsme et de nos actions non viables qui la blessent.

Avec notre sœur, la Terre Mère, les créatures de toutes sortes, y compris les humains, crient à cause des conséquences de nos actions destructrices qui causent la crise climatique, la perte de biodiversité, la souffrance humaine ainsi que la souffrance de la Création.

Pourtant il y a de l'espoir et l'espérance d'un avenir meilleur. Espérer dans le contexte biblique ne signifie pas rester immobile et silencieux, mais plutôt gémir, pleurer et travailler activement pour une nouvelle vie au milieu des luttes. Tout comme dans l'enfancement, nous vivons une période de douleur intense, mais une nouvelle vie arrive.

La Création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu (Romains 8,19)

La Création et nous tous sommes appelés à prier le Créateur, à travailler ensemble pour un avenir d'espérance active et d'action. C'est seulement lorsque nous travaillons ensemble avec la Création que les *prémices de l'espérance* peuvent naître. La théologie paulinienne nous rappelle que la Création et l'humanité sont

toutes les deux conçues au commencement dans le Christ et, par conséquent, sont confiées l'une à l'autre.

La Création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu ! Les enfants de Dieu sont ceux qui tendent les mains vers le Créateur, qui se reconnaissent comme créatures humbles, pour prier et respecter Dieu, et, en même temps, pour aimer, respecter, prendre soin et apprendre du don de Dieu qu'est la Création. La Création n'est pas donnée à l'humanité pour qu'elle en use et en abuse, mais, plutôt, l'humanité est créée pour faire partie de la Création. Plus qu'une maison commune, la Création est également une famille cosmique qui nous appelle à agir avec responsabilité. C'est ainsi que les enfants de Dieu ont une vocation intrinsèque et un rôle important à jouer dans la révélation du royaume de justice (cf. Rom 8,19).

Les prémices de l'espérance (Rom 8,23-25)

L'espérance est un instrument nous permettant de dépasser la loi naturelle du déclin, de la décomposition. L'espérance nous est donnée par Dieu comme protection contre la futilité. C'est seulement grâce à l'espérance que nous pouvons réaliser en plénitude le don de la liberté. La liberté agit non seulement pour atteindre la jouissance et la prospérité, mais aussi pour atteindre le niveau où nous sommes libres et responsables. La liberté et la responsabilité nous permettent de faire du monde un endroit meilleur.

Nous agissons pour un avenir meilleur parce que nous savons que le Christ a vaincu la mort causée par nos péchés. Il y a beaucoup de souffrance sur Terre à cause de nos manquements. Nos péchés structurels et écologiques infligent de la douleur à la Terre et à toutes les créatures, nous y compris. Nous savons que nous avons causé beaucoup de dégâts à la Création et au monde dans lequel nous vivons à cause de notre négligence, à cause de notre ignorance, mais, aussi, dans de nombreux cas, à cause de notre désir incessant de satisfaire des rêves irréalistes et égoïstes (cf. Rom 8,22).

Une citation généralement attribuée à saint Augustin dit : « L'espérance a deux filles de toute beauté : la colère et le courage. La colère face aux choses telles qu'elles sont et le courage nécessaire pour les changer. » Alors que nous sommes les témoins des clameurs et des souffrances de la Terre et de toutes les créatures, laissons une sainte colère nous faire avancer vers le courage d'être pleins d'espérance et d'agir pour la justice. Nous croyons que l'Incarnation du Fils de Dieu nous sert de guide et nous permet de faire face à un monde perturbant. Dieu est

avec nous dans nos efforts pour répondre aux défis du monde dans lequel nous vivons (cf. Rom 8,23).

Il y a différentes formes d'espérance. Cependant, l'espérance n'est pas simplement de l'optimisme. Ce n'est pas une illusion utopiste. Ce n'est pas l'attente d'un miracle magique. L'espérance est la confiance que notre action a du sens, même si les résultats de cette action ne sont pas immédiatement visibles (cf. Rom 8,24). L'espérance n'agit pas seule. Précédemment, dans sa lettre aux Romains, l'apôtre Paul explique la relation étroite de l'espérance comme processus de maturation : *« la persévérance produit la vertu éprouvée ; la vertu éprouvée produit l'espérance »* (Rom 5,4). La patience et la persévérance sont des alliées intimes de l'espérance. Ce sont les qualités qui mènent à l'espérance.

Nous savons à quel point l'action courageuse pour maîtriser le climat et la crise écologique est urgente et nous savons également que la conversion écologique est un processus lent, car les humains sont têtus quand il faut changer d'avis, de cœur et de façon de vivre. Parfois, nous ne savons pas à quoi devraient ressembler nos actions. Alors que nous voyageons dans la vie, chaque jour, nous avons de nouvelles idées et de nouvelles inspirations afin de trouver un meilleur équilibre entre l'urgence et les rythmes lents d'un changement durable. Nous ne comprenons peut-être pas complètement tout ce qui se passe, nous ne comprenons peut-être pas les voies de Dieu, mais nous sommes appelés à faire confiance et à suivre avec des actions concrètes et soutenues, selon l'exemple du Christ, le Rédempteur de tout le Cosmos (cf. Rom 8,25).

Dans certaines langues, la traduction du passage paulinien dit que l'espérance n'est pas une attente passive, mais plutôt une espérance active (cf. Rom 8,20-21). Il y a beaucoup à apprendre des autres cultures et pays sur la façon d'espérer et d'agir ensemble avec la Création. Le verbe portugais « *esperançar* », ainsi que l'espagnol « *esperanzar* », exprime bien que l'espérance doit être comprise comme un verbe actif pour éviter de tomber dans le piège de la positivité superficielle. En français, il y a aussi deux différentes façons de parler de cette notion : « *espoir* », qui évoque l'attitude de l'attente, et « *espérance* », qui exprime la confiance active dans la lumière de Dieu. La même nuance apparaît dans la langue arabe qui distingue « *amal* (أمل) » et « *raja'* (رجاء) », et montre qu'il y a beaucoup de choses à prendre en compte dans ce que l'on veut dire quand on parle « d'espérance ».

Points de discussion pour réfléchir au thème et au symbole de cette année

Les différentes dimensions de l'espérance

- L'espérance chrétienne n'est pas superficielle, elle est concrète. Notre espérance est enracinée dans la personnalité, les promesses et les actions de Dieu.
- Elle a besoin de métanoïa, de conversion écologique et de réconciliation avec la Terre. L'Esprit est le seul qui guide notre conversion et nous mène plus profondément dans la compréhension du fait d'être une famille cosmique.
- Elle répare la relation coupée entre les humains et la Terre, entre les créatures humaines et les autres créatures, entre les humains et Dieu. Réparation et repentir.
- Pour changer le système, nous devons changer nos façons de penser.
- Il est important pour nous d'écouter les voix qui pleurent et gémissent, les communautés qui perdent des terres et leurs moyens d'existence à cause du changement climatique, les espèces et les écosystèmes perdus, les victimes de l'extraction et des industries des combustibles fossiles.
- Une espérance active dans les communautés chrétiennes peut être visible dans la sauvegarde de la Création, dans l'écoute de la clameur des pauvres, dans l'écoute de la clameur de la Terre.
- L'espérance active nous inspire pour agir, parce que, lorsque nous sommes pleins d'espérance, nous pouvons agir et, donc, voir ce que nous espérons. Parce que, lorsque nous sommes pleins d'espérance, nous sommes disposés à agir.
- L'action collective crée une espérance de base pour ceux qui souffrent d'anxiété climatique, accablés par le manque de temps. L'espérance chrétienne nourrit une action transformatrice.
- La transformation prend du temps, nous devons être patients. L'espérance est aussi un processus qui demande de la patience.
- L'espérance est la foi dans les choses que nous ne voyons pas, l'espérance est le savoir que demain sera meilleur parce que le Christ est ressuscité, il a vaincu tout mal, la vie surmonte tout.
- L'espérance active est une valeur qui dépasse toute comptabilisation financière et a le pouvoir de changer le monde.

L'action comme signe des prémices de l'espérance

- Nous ne voyons pas l'espérance, l'espérance est comme une graine. Vous devez être patient et la nourrir avec de l'eau pour la faire grandir. Si vous n'y mettez pas d'espérance, la graine pourrait ne pas pousser. Nous savons que, parfois, la graine peut mourir, mais l'espérance nous rappelle de continuer à semer.
- Les prémices de l'espérance naissent quand nous travaillons collectivement en renouvelant la paix et l'harmonie dans toute la Création et avec la Création, en nourrissant la coexistence paisible, la fidélité, l'honnêteté et la transparence dans tout le cosmos.
- Le Traité de non-prolifération des combustibles fossiles (TNPCF) est une initiative mondiale qui s'efforce d'atteindre un régime international complétant l'Accord de Paris pour répondre à la production toujours croissante de combustibles fossiles. C'est une action cohérente qui peut servir de boussole pour un avenir plein d'espérance.
- Le TNPCF est un appel à la transformation, pas juste en ajustant nos émissions de GES, mais en nous montrant un changement de vie allant jusqu'à sortir de la production des combustibles fossiles.
- L'action comme prémices de l'espérance peut ressembler à différentes choses : des campagnes de plaidoyer, des initiatives de durabilité et des formations pédagogiques pour aider à augmenter les compétences des communautés chrétiennes dans leur prise de conscience que la sauvegarde de la Création est centrale pour notre foi.
- Les prémices de la foi peuvent être vues quand nous pensons et travaillons collectivement, quand nous reconnaissons notre dépendance à la Création, quand nous écoutons les clameurs de la Terre et les clameurs des pauvres, quand nous écoutons les voix de nos prochains dans le monde, impactés par le changement climatique, quand nous écoutons les voix prophétiques de nos frères et sœurs autochtones, quand nous écoutons les différentes créatures qui disparaissent et celles qui luttent pour vivre, quand nous écoutons les voix des jeunes et des enfants, quand nous apprenons des lents et puissants cycles de la vie des différentes espèces, des différents écosystèmes et des différents biomes, quand nous travaillons ensemble avec la Création et toutes les créatures pour un avenir meilleur.

Comment nous sommes appelés à espérer et à agir ensemble avec la Création

- Pour espérer et agir ensemble avec la Création, nous devons véritablement écouter comment et pourquoi la Création gémit. Nous devons faire pression en faveur de plus d'action, nous sommes plus conscients qu'auparavant des problèmes.
- La Création gémit. La Création fait partie de la révélation de Dieu, nous devons apprendre de et avec la Création pour savoir comment espérer et agir pour un avenir meilleur.
- Bien que le témoignage des chrétiens autochtones et de leurs spiritualités soit respecté, ils ne sont pas écoutés. Habituellement, les Églises chrétiennes hésitent à parler de la Terre ou de la Création comme d'un être, alors que, pour les peuples autochtones et originels, c'est une partie intrinsèque de leur vision cosmique du monde et une façon de vivre.
- La Création gémit, car les industries des combustibles fossiles créent des campagnes de greenwashing pour une énergie propre. Elles étendent leurs entreprises d'énergie au lieu de vraiment sortir des combustibles fossiles. Elles parlent de transition énergétique, mais elles ne font qu'une croissance énergétique pour ne pas diminuer leurs profits.
- Nous devons reconnaître les dégâts causés par des décisions égoïstes et imprudentes qui ignorent les clameurs des plus marginalisés, y compris les réfugiés ou ceux qui sont déplacés par le changement climatique, l'exploitation minière et la dévastation écologique. La présence des grandes compagnies pétrolières à la COP 28 que nous avons vue l'année dernière en est un exemple flagrant.
- Alors que les ressources et leur accès diminuent, il y a davantage de guerres. Le résultat inévitable de la crise climatique sera plus de violence. On ne peut pas avoir la paix sans un partage équitable des ressources.
- La sagesse africaine de l'Ubuntu nous apprend que la perception de soi est façonnée par les relations avec les autres. Il faut tout un village pour élever un enfant. Il faut toute une famille cosmique pour prendre soin de la Création. Je suis parce que nous sommes, il en va de même pour la Création. Nous sommes la nature, la nature est nous, nous sommes les mains de Dieu pour une justice mondiale et cosmique.

2. Note biblique de Jean-Pierre Sternberger

De quelques versets au cœur de la lettre de Paul aux Romains

La vision proposée par Paul d'une " création qui soupire et souffre les douleurs de l'enfantement " (Romains 8,22) est régulièrement citée dans les exhortations faites aux chrétiens en vue d'un engagement pour la sauvegarde de l'environnement. Mais pour qui se soucie aussi de la cohérence du propos, il n'est pas inutile d'interroger dans sa globalité le texte à la fois dense et fondamental pour la théologie chrétienne de la Lettre aux Romains et la place et le sens de ce paragraphe en son sein.

Si, en effet, le lecteur peut sans trop de difficultés suivre le raisonnement de l'apôtre au cours des cinq premiers chapitre de la lettre qui tournent autour de la question du salut et de la Grâce, puis de nouveau dans les chapitres 9 à 11 concernant les relations entre disciples du Christ et de Moïse, les simples lecteurs mais aussi les exégètes et autres théologiens ont parfois du mal à envisager la visée de ce qui constitue aujourd'hui les chapitres 6 à 8 de l'ouvrage et donc notamment le passage qui nous intéresse entre 8,18 et 8,30.

Contexte

Parmi les éléments dont nous devons tenir compte et sur lesquels on peut s'appuyer, il y a le fait que Paul ne connaît pas ses interlocuteurs. À la différence des Églises de Thessalonique, Corinthe ou Philippes, la communauté de Rome n'a pas été fondée par Paul et n'a pas pris contact avec lui pour l'interroger sur telle ou telle situation ou pour qu'il délivre un quelconque enseignement. C'est de lui-même que Paul écrit aux Romains et, d'une certaine manière, leur présente sa version de l'Évangile. Mais, pour ce faire, il lui faut cependant construire son discours sur la base d'un langage et d'une conception qu'il partage avec ces chrétiens. C'est sans doute pourquoi, à deux reprises en Rm 8,22 et 28, il avance une proposition en "nous savons", pour exprimer une opinion commune relative à la création qui souffre et aspire à autre chose d'une part et au bien promis aux enfants de Dieu en toutes choses d'autre part.

Apocalypse

Ce faisant et concernant le thème de la création, Paul inscrit son propos dans une visée apocalyptique qui tout à la fois laisse entendre l'angoisse et la souffrance universelle comme l'espérance en un salut possible au-delà des difficultés du présent. Pour les tenants de ce courant apocalyptique florissant en ce milieu du 1er siècle, si le monde est proche de sa fin, les croyants sont appelés à dépasser cette vision sombre de l'histoire en interprétant la montée de la crise dans le sens des douleurs de l'enfantement d'un monde nouveau, le Royaume de Dieu déjà présent parmi les humains. C'est dans le contexte de cette perspective apocalyptique basée sur l'attente d'une intervention divine perçue comme imminente, qui fonde la conscience de ce qu'il y aura un avant et un après qu'il faut lire le chapitre 8 de la lettre aux Romains.

Vanité

Et c'est en tenant compte de ce contexte intellectuel qu'on peut aussi envisager le lien entre ce chapitre et le reste de la lettre.

Déjà en effet, en Rm 1,20-25, Paul a évoqué le procès des humains qui ont adoré la création, lui un culte plutôt qu'au Créateur. À l'opposé de cette conception de la création comme objet sans vie d'une adoration induite, Rm 8 exprime non seulement l'idée que l'ensemble du vivant relève comme l'humain de la sphère des créatures mais, là encore, comme les humains, éprouve aussi le sentiment d'un inachèvement. C'est que, du fait de l'humain, la création, écrit Paul, a été "soumise à la vanité".

Le mot de "vanité", parfois aussi traduit par "folie", employé ici par Paul relève du vocabulaire de la sagesse. Il apparaît dans la traduction grecque des Psaumes pour évoquer celui qui préfère se confier à ses propres richesses plutôt qu'à Dieu (Ps 51,9 hébreu 52), selon une critique largement reprise par L'Ecclésiaste à propos de celui qui a raté sa vie (Eccl 6,1-4.12). En Jér 2,5 (LXX), le même terme pourrait renvoyer au culte absurde des idoles (cf. la parole de Paul selon Actes 14,15). Ce que pointe l'auteur de Rm 8 pourrait tenir du mésusage de la création tant dans la direction de la futilité et du non-sens que dans celle de l'idolâtrie et donc du sur-investissement qui va jusqu'à conférer aux éléments de la créations un caractère divin. Il s'agirait alors d'envisager les vivants et le vivant comme autant de vis-à-vis de l'humain, ni matière première à exploiter sans frein, ni êtres divins devant

laquelle se prosterner mais partenaires entraînés par l'humain sur un même navire pris dans la tempête, en une course effrénée, insensée, suicidaire.

Péché

En ce sens déjà le célèbre passage de Rm 5 fait sens selon lequel “ par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort est passée à tous les humains, parce que tous ont péché...” (Rom. 5,12). Peu importe que ce “seul homme” désigne Adam ancêtre universel, ou l'homme occidental longtemps qualifié de “moderne” ou de “civilisé” voire le genre humain à qui désormais nous nous référons en parlant d'anthropocène. L'essentiel est pour nous que le péché est entré dans le monde, c'est à dire que des équilibres ont été perdus que nous prétendons essayer de retrouver sans illusion sur les conséquences des évolutions en cours. La première phase du basculement apocalyptique à savoir la destruction du monde semble enclenchée dont nous savons pertinemment qu'elle ne frappe pas tous les humains de la même manière ni avec la même violence.

Enfantement

Mais qui peut partager avec Paul et sans doute ses interlocuteurs romains l'idée que les douleurs présentes de la création ne sont pas seulement annonciatrices de son agonie mais aussi celles d'un enfantement ? Qui peut croire que non seulement un autre monde est possible mais qu'il naît sous nos yeux ?

Pour Paul, ce renouvellement de notre compréhension du monde passe par l'événement de la croix. Scandale et folie, la mort et la résurrection du Christ signifient que “la grâce de Dieu et le don de grâce d'un seul être humain, Jésus-Christ, ont abondé pour la multitude ” (Rom 5,15). Cette Pâque nous donne de percevoir le souffle qui anime déjà ce monde en souffrance. Son souffle n'est pas seulement soupir d'exaspération. Il est aussi aspiration et émergence d'une vie plus forte, différente mais déjà là comme une promesse dont nous pouvons d'ores et déjà expérimenter la réalité en nous et dans le monde. Et c'est par lui que nous pouvons nommer le Père dans l'espérance qu'à la suite du ressuscité, une nouvelle création voit déjà le jour.

Si l'anthropocène reste le temps de la destruction du vivant à la suite de la vaine déraison de tous mais surtout de certains, si les mesures politiques les plus

urgentes tardent à être mises en place et si nos paresseuses retardent la prise au sérieux des défis qui s'imposent à nous, ce constat rejoint à travers les siècles l'idée paulinienne d'une solidarité dans l'échec entre l'humain et le monde. Le premier n'a pas été destiné pour être le maître du second. Ses actes — et surtout ceux de certains — ont des conséquences irréversibles sur le devenir de l'ensemble du vivant. Par l'humain, le péché ne cesse d'entrer dans le monde et de le submerger. Mais la croix et la résurrection — c'est la conviction de Paul — débouchent sur l'annonce cosmique de l'avènement d'un autre monde dont le souffle déjà est perceptible à qui le reçoit.

C'est ainsi que, persuadé comme beaucoup de nos contemporains de l'imminence d'une apocalypse à l'échelle de la planète, Paul témoigne donc d'une pensée lucide et espérante, propre pour qui s'en inspire, à renouveler sa conviction que rien n'est vain à qui veut se mettre en chemin.

3. Commentaire de Fabien Revol

L'espérance de la création (Rm 8, 19-23)

Quand saint Paul prend la création à témoin dans son épître aux Romains, parle-t-il de la crise écologique que nous traversons, nous qui nous situons presque 2000 après la rédaction du texte (57 ap. JC) ? Peut-être faut-il répondre à la fois oui et non. Evidemment, comme pour toute la *Bible*, le questionnement écologique est absent car l'écologie en tant que discipline et préoccupation éthique relève de l'époque moderne. Dire que saint Paul a un discours écologique est anachronique. En revanche, l'Eglise catholique défend l'idée que la lecture du texte biblique en contexte actualise le sens du texte et il est clair qu'il constitue une ressource pertinente pour nous aujourd'hui qui le lisons avec nos lunettes culturelles marquées par l'écologie, et surtout par les défis écologiques de notre temps. La question qui se pose est alors : comment interpréter l'espérance de la création identifiée par S. Paul en Rm 8 20 ? Je propose deux pistes d'interprétation. L'une suivie par le magistère de l'église catholique en relation avec la crise écologique, l'autre dans une approche plus proche du texte selon une perspective eschatologique. La clé d'interprétation dans un sens ou dans un autre dépend de qui est identifié dans le texte comme responsable de la soumission « au pouvoir du néant » (Rm8, 20) et comment.

Le premier pape à se saisir de Rm 8, 19-23 en contexte écologique est bien saint Jean-Paul II en 1982. C'est d'ailleurs à l'occasion du huitième centenaire de la naissance de S. François d'Assise.

L'exemple de François en ce domaine démontre encore ceci avec force : les créatures et les éléments ne seront protégés de toute violation injuste et nuisible que dans la mesure où, à la lumière de l'enseignement biblique sur la Création et la Rédemption, on les considérera comme des êtres à l'égard desquels l'homme est lié par des devoirs et sur lesquels il ne lui est pas permis d'agir à sa guise, comme des créatures qui, avec lui attendent et désirent « *leur libération de l'esclavage de la corruption pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu* » (Rm 8,21).

Le pape polonais ne répond pas à la question posée en introduction mais il donne une orientation. La création et l'être humain partagent une espérance commune,

celle de la glorification en Dieu à la fin des temps. Au nom de cette espérance commune, la créature humaine doit reconnaître dans les créatures des êtres qui sont dignes d'être respectés. Cela est censé résonner assez fort en contexte de crise écologique car justement l'être humain soumet les créatures à un pouvoir destructeur. S. François est donné comme modèle de celui qui renonce à l'usage de ce pouvoir.

Benoît XVI est plus explicite dans son « Discours au corps diplomatique accrédité par le Saint-Siège pour la rencontre traditionnelle pour l'échange des vœux », le 11 janvier 2010 : « Oui, il y a tant de souffrances dans l'humanité et l'égoïsme humain blesse la création de bien des façons. C'est pour cela que l'attente du salut, qui concerne toute la création, est encore plus intense et qu'elle est présente dans le cœur de tous, croyants et incroyants. » La souffrance de la création est ici due à l'action humaine dans le cadre de la crise écologique. Et l'espérance de la création dans ce contexte pend une figure nouvelle : celle de la cessation de l'action humaine néfaste afin que la créature humaine retrouve le sens de sa vocation dans la création et la respecte.

C'est donc tout naturellement dans ce sens que le Pape François emboîte le pas à ses prédécesseurs pour aller encore plus loin dans la direction de cette interprétation. En effet François fait une référence explicite à notre texte pour donner figure et consistance à la clameur de la terre qui est par le fait même identifiée dans la catégorie des pauvres dont il faut désormais prendre soin en tant que chrétiens :

Cette sœur crie en raison des dégâts que nous lui causons par l'utilisation irresponsable et par l'abus des biens que Dieu a déposés en elle. Nous avons grandi en pensant que nous étions ses propriétaires et ses dominateurs, autorisés à l'exploiter. La violence qu'il y a dans le cœur humain blessé par le péché se manifeste aussi à travers les symptômes de maladie que nous observons dans le sol, dans l'eau, dans l'air et dans les êtres vivants. C'est pourquoi, parmi les pauvres les plus abandonnés et maltraités, se trouve notre terre opprimée et dévastée, qui « gémit en travail d'enfantement » (*Bm* 8, 22). (LS 2)

D'après le contexte de la citation, il faut interpréter que l'action humaine est bien à l'origine des gémissements qui sont donc synonymes de clameurs de souffrance, ce que confirme LS 53 : « Ces situations provoquent les gémissements de sœur terre, qui se joignent au gémissement des abandonnés du monde, dans une clameur exigeant de nous une autre direction. » Ici encore se trouve donc

confirmée que l'espérance de la création porte encore sur la conversion de la créature humaine à sa véritable vocation de gardienne de la maison commune.

Mais je voudrais revenir à l'interprétation de S. Jean-Paul II qui articule une espérance de libération avec une espérance eschatologique et en ce sens, je pense qu'il est plus proche de l'intention théologique de l'auteur de l'épître aux Romains. En effet, si la crise écologique n'est pas l'objet de S. Paul dans ce texte, quel est-il ? Pour répondre à cette question, il faut comprendre que ce passage se situe dans un chapitre dans lequel saint Paul exhorte les chrétiens de Rome à avoir foi en la Résurrection de Jésus. Et s'il le fait, c'est que probablement que tel n'était pas le cas. Pour les en convaincre, il a recours à un procédé stylistique de personnification de la création qu'il prend à témoin. Pour saint Paul, c'est la création tout entière qui attend et espère la Résurrection sous la forme de la glorification. Cette attente concerne la libération d'un état d'esclavage et de dégradation. Ici encore pour comprendre de quoi il s'agit il faut savoir qui est responsable de cet état.

Si c'est l'humain, alors c'est en lien avec la question du péché originel en Gn 3. La désobéissance de nos premiers parents entraîne une malédiction prononcée par Dieu sur la terre. Une partie de la Tradition y voit en effet que l'être humain a entraîné toute la création avec lui dans sa chute. La création attend donc elle aussi d'être libérée des conséquences du péché de l'homme. L'actualisation du texte est encore ici possible en fonction de la crise écologique, car comme chez Jean-Paul II et Benoît XVI la crise écologique fait partie des conséquences du péché originel, en tant qu'à travers elle toutes les tendances néfastes de l'être humain sont exprimées, notamment à travers la cupidité et vouloir être Dieu à la place de Dieu. La crise écologique est le retournement et la rébellion de la création qui élève la voix et proteste contre celui qui n'est pas fidèle à l'alliance de Dieu et par le fait même n'est pas fidèle à sa vocation de gardien de la maison commune.

Si ce n'est pas la créature humaine qui soumet la création au pouvoir du néant, alors de qui s'agit-il ? les exégètes voient dans Rm 8, 20 l'expression de ce qu'on appelle un « passif divin ». Quand dans la *Bible* une forme passive de conjugaison est utilisée, c'est que Dieu en est l'acteur et le complément d'agent implicite. Le pouvoir du néant dont il est question ici est en fait l'affirmation de ce que sans le pouvoir divin créateur, la création s'en retournerait dans le néant. L'esclavage et la dégradation dont il est question montre un état d'imperfection de la création, liée à un état d'inachèvement. La création n'est pas terminée et elle aspire et espère un jour que ce travail créateur sera achevé... par Dieu, en une création nouvelle, celle qui sera manifestée au jour de « la liberté et de la gloire des enfants de Dieu »

ressuscités. Ainsi prennent sens les gémissements de la création en travail d'enfantement : c'est un travail de création continuée vers un achèvement et un accomplissement dans la naissance et la mise au monde de la création nouvelle.

Et pourtant la création a les yeux tournés vers la créature humaine, pour autant que la création ait des yeux... Cela signifie que dans tous les cas et dans toutes les interprétations de ce texte la créature humaine a un rôle à jouer pour la réalisation de l'espérance de la création. Ce que S. Paul veut nous faire comprendre ici c'est que si les chrétiens n'ont pas la foi en la Résurrection du Christ et la leur, alors le travail d'enfantement de la création a lieu en vain. Si l'être humain n'accueille pas la Résurrection dans sa vie, alors c'est toute la création qui est empêchée d'entrer dans la gloire de Dieu, car elle est d'abord promise aux enfants de Dieu, nous. Il faut alors recevoir ce texte comme la révélation ultime de la vocation médiatrice de l'être humain dans la création : cette créature qui reçoit la mission d'emmener avec lui toute la création et toutes les créatures vers l'union avec Dieu dans sa gloire. A nous de l'assumer et de commencer maintenant en prenant soin d'elle. Telle est l'espérance de la création.

4. Notes bibliques d'Antoine Nouis

Le Nouveau Testament – Commentaire intégral verset par verset par Antoine Nouis, Vol. 2, Antoine Nouis, Olivétan/Salvator, Lyon/Paris, 2018

Commentaire appuyé sur le texte de la Nouvelle Bible Segond, édition d'étude, 2002 Société Biblique Française. Péricope : 8.18-25.

8.18 J'estime en effet qu'il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire qui va être révélée en nous.

Après avoir dit, au verset précédent, que la gloire à venir est liée à la souffrance du temps présent, Paul rectifie en précisant *qu'il n'y a pas de commune mesure entre les deux*.

- Quand on traverse la souffrance, on a le sentiment d'être englué à tout jamais dans l'épreuve. Elle occupe toute la place. C'est à ce moment qu'on a besoin de témoins qui nous rappellent qu'il existe une gloire qui va au-delà *des souffrances du temps présent*.
- Quand on sait que l'épreuve aura une fin, on a plus de courage pour l'affronter. La veille de son exécution par les nazis, le 9 avril 1945, dans le camp de concentration de Flossenbourg, le pasteur Dietrich Bonhoeffer a écrit à un ami anglais le message suivant : « La victoire est certaine. » Chaque fois que j'ai le sentiment que l'épreuve est trop forte, je dois me dire : « La victoire est certaine ».

8.19 Car la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu

L'espérance de la gloire ne concerne pas que les humains, c'est aussi une attente partagée par la *création* toute entière.

- Le mal n'abime pas que les humains ; il touche aussi la création. Les catastrophes naturelles, sécheresses et inondations, tremblements de terre et tsunamis, sont les symptômes de cette souffrance.

8.20 En effet, la création a été soumise à la futilité – non pas de son propre gré mais à cause de celui qui l’y a soumise – avec une espérance :

La création a été soumise à la futilité : on peut aussi dire *à la vanité, ou au pouvoir du néant*. Comme l’humain, lorsque la création se sépare de son créateur, elle est soumise à l’errance.

... *A cause de celui qui l’y a soumise* : qui l’y a soumise ? Il peut s’agir de Dieu, du Satan, ou d’Adam, mais l’idée est la même : la création a été blessée par la faute commise au jardin. Ce verset s’appuie sur l’idée que l’humain étant au sommet de la création, cette dernière dépend de la justice humaine. Le maître hassidique Rabbi Abraham de Sadagora disait : « toutes les créatures, les plantes et les animaux se présentent et s’offrent à l’homme ; celui-ci les présente et les offre à son tour à Dieu. Quand donc l’homme se purifie et sanctifie tous ses membres en s’offrant à Dieu, cette purification et cette sanctification s’étendent à toutes les créatures. »

- Dans le livre de la Genèse, la fin du premier récit de création décrit un monde pacifié, sans violence, dans laquelle tous les animaux sont végétariens (Gn 1.30). Au chapitre 6, le déluge est causé par la perversion de l’humain et de la terre (Gn 6.12). La sortie du déluge évoque une création au sein de laquelle la crainte et la violence ont fait leur apparition (Gn 9.2-4).

8.21 cette même création sera libérée de l’esclavage du périssable pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu.

La description des temps messianiques dans le livre d’Esaïe évoque une création réconciliée dans laquelle le loup séjourne avec l’agneau, la panthère avec le chevreau et la vache avec l’ourse, dans laquelle le lion est végétarien et l’enfant joue avec les vipères. Esaïe conclut cette description en écrivant : *Il ne se fera aucun mal, il n’y aura aucune destruction dans toute ma montagne sacrée ; car la connaissance du Seigneur remplira la terre comme les eaux recouvrent la mer* (Es 11.6-9). A la fin du livre, les montagnes, les collines et les arbres des champs exultent de joie devant le retour d’exil (Es 55.12).

- Ce qu’on appelle habituellement ‘la loi de la jungle’, selon laquelle le fort mange le faible, est une loi de la nature dénaturée. La création aussi attend la libération de l’esclavage.
- Le verset précédent disait de la création qu’elle *a été soumise à la futilité*, celui-ci parle *de l’esclavage du périssable*. La soumission et l’esclavage sont associés au rien, au vain qui s’oppose à l’espérance d’une libération.

8.22 Or nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'accouchement.

La création tout entière soupire et souffre : on parle parfois des catastrophes naturelles comme des vengeances de la création alors qu'elles relèvent des souffrances de la création.

L'image des *douleurs de l'accouchement* est suggestive. Un accouchement est douloureux mais un accouchement débouche sur la merveille d'une naissance. Ce thème s'applique à la naissance des enfants comme à celle d'une nouvelle idée ou d'une nouvelle étape dans la vie spirituelle. Comme l'écrivait Henri de Lubac : « Dans l'ordre de l'Esprit on ne trouvera jamais de procédé pour l'enfantement sans douleur. »

- Ce verset s'adresse à une Eglise qui vit dans une atmosphère de persécution. Les croyants se posent la question de savoir pourquoi Dieu ne les délivre pas. Paul répond qu'ils sont dans le temps des *douleurs de l'accouchement*.
- Nous pouvons faire une lecture écologique de ce verset. Les souffrances de la création ne sont pas une question politique, mais spirituelle. Notre humanité a besoin d'une conversion spirituelle pour redonner à la création sa juste place.

8.23 Bien plus, nous aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi nous soupirons en nous-mêmes, en attendant l'adoption filiale, la rédemption de notre corps.

La création aspire à avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu (Rm 8.21) et soupire (Rm 8.22) ; nous qui sommes les enfants de Dieu soupirons... en attendant l'adoption filiale, la rédemption de notre corps. Que de soupirs ! Que d'attentes !

- *Nous qui avons les prémices de l'Esprit*. Dans un rêve, une femme entre dans un magasin et demande au vendeur ce qu'il a à vendre. Ce dernier lui répond qu'il peut lui proposer tout ce que son cœur désire : la paix, la sagesse, la libération de l'angoisse, la sérénité. La femme veut tout acheter, mais le vendeur précise : « Nous ne vendons pas les fruits, mais seulement les semences. »
- Ce que je sais de Dieu, grâce aux *prémices de l'Esprit*, me permet d'espérer ce que je ne vis pas encore : *la rédemption* de toute ma personne. Cette attente n'est pas passive. Je suis invité à anticiper ce que j'attends, à vivre ce que j'espère.

8.24 Car c'est dans l'espérance que nous avons été sauvés. Or l'espérance qu'on voit n'est plus une espérance : ce qu'on voit, peut-on l'espérer encore ?

L'espérance ne se voit pas. Autrement dit, le salut ne se voit pas, c'est un acte de foi. Même si je ne vois ni mon salut ni le salut du monde, je suis appelé à les confesser.

- L'espérance relève de la foi, elle diffère de la foi qui relève de l'attente raisonnable. Le théologien François Vouga a écrit un livre dans lequel il imagine une autobiographie de Paul. Au moment où il écrit l'épître aux Romains, alors qu'il se prépare à aller à Jérusalem, il décrit son attitude intérieure : « Je ne pars pas avec l'espoir, car j'ai été libéré de l'espoir, du besoin de tabler sur le futur, de remplir le présent par angoisse et par incertitude intérieure, de probabilités, de spéculations et d'assurances illusoires sur l'avenir. Rien n'est si incertain que l'espoir. J'ai appris, depuis le jour où l'Evangile a interrompu ma route vers Jérusalem et où il a cassé mon histoire en deux, à Damas, que la vie n'est pas faite d'espoir et qu'il importe de se préparer au lendemain en sachant qu'il ne nous appartient pas... Je ne veux ni ne peux m'encombrer d'espoir : l'événement de Damas m'a en effet libéré de l'espoir, par le don de l'espérance... Tel est le don d'espérance que j'ai reçu : de vivre aujourd'hui dans la confiance, de m'y tenir fermement, avec persévérance, avec tout ce qu'il m'apportera, dans la certitude que le Père céleste qui m'a révélé son fils tient dans sa main le passé, le présent et l'avenir du monde. »
- « La vertu théologale nommée espérance ne se confond pas avec l'espérance insatiable du joueur, pendant que tourne la roulette : l'espérance n'est pas espérance de quelque chose » (André Malraux, écrivain français)
- L'espérance est la marque du chrétien appelé à vivre dans ce monde marqué par ses contradictions et traversé par le mal, dans l'attente de la réconciliation. Il m'appartient de vivre de cette espérance et d'en poser des signes.

8.25 Mais si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec persévérance.

L'espérance ne relève pas de la vue mais d'une attente avec persévérance. Ce dernier mot est important. L'attente est une action persévérante. Ne jamais se satisfaire de ce qui est, ne jamais se lasser, ne jamais cesser d'espérer.

- Georges Bernanos a écrit que l'espérance était un désespoir surmonté. Le désespoir n'est pas très difficile, il suffit de se laisser aller à un peu de nostalgie. L'espérance est un combat, une persévérance.
- « Quand la malnutrition, la mauvaise santé, le logement insalubre, les bas salaires et un travail long et épuisant caractérisent la vie de chaque jour ; quand la peur flotte dans l'air et que la torture et la mort menacent à tout moment, le cœur humain doit choisir entre le désespoir et l'espérance, entre la soumission à la puissance des ténèbres et le défi de tendre à la lumière, entre les représailles et la libération. C'est un choix intérieur qui ne dépend pas des conditions extérieures, mais de la volonté de revendiquer sa liberté, quelles que soient les circonstances. » (Henri Nouwen, prêtre catholique hollandais).
- « Si Dieu tenait en fermée dans sa main droite toute la vérité, et dans sa main gauche l'unique et mobile impulsion vers la vérité, et s'il me disait : choisis !, je me prosternerai humblement devant sa main gauche et je dirais : Donne, Père ! car la vérité pure n'est que pour toi seul ! » (Gotthold Lessing, dramaturge allemand)

5. Commentaire de Marie-Noëlle Thabut

La création passe par les douleurs d'un enfantement

« La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu ». Cela veut dire que la création n'est pas un événement du passé : elle est un projet en marche.

Je vous propose une comparaison : Imaginons la naissance d'une œuvre d'art, une immense sculpture de bronze, par exemple. J'ai en tête une grande croix de bronze offerte à une église de mon diocèse par un sculpteur tchèque ; aujourd'hui, elle est admirable, mais que de difficultés, petites et grandes, pour en arriver là !

Depuis le premier jour, l'artiste sait où il va et il sait qu'il lui faudra beaucoup de patience et de temps ; il faudra passer par bien des étapes, des débuts de réalisation, des échecs, peut-être... Dans bien des cas, il devra s'entourer de collaborateurs. Ceux-ci devront endurer les fatigues et les peines, les risques sans très bien savoir où ce travail parfois ingrat les mènera. Car seul l'artiste imagine déjà l'œuvre achevée ; et la beauté entrevue, comment la décrire, la faire partager à ses collaborateurs ? Ceux-ci devront faire preuve de beaucoup de confiance pour s'engager sur ce chantier.

On pourrait comparer le projet de Dieu à cette naissance d'une œuvre d'art : d'ailleurs Paul parle bien d'enfantement. Dieu seul, pour l'instant, peut décrire l'œuvre achevée ; qui est en train d'achever l'œuvre ? Nous, chacun, pour notre petite part, mais surtout l'Esprit qui souffle sur le monde pour le tourner vers Dieu. « Nous avons commencé à recevoir l'Esprit Saint, mais nous attendons notre adoption et la rédemption de notre corps. » : au sens biblique, notre corps, c'est notre être tout entier ; la rédemption de notre corps, cela veut dire que notre être tout entier, actuellement encore enchaîné, lié au péché, sera enfin libéré, libre de vivre en fils de Dieu.

La traduction liturgique dit « Nous avons commencé à recevoir l'Esprit Saint, mais nous attendons notre adoption » et c'est déjà magnifique, mais il est bon de lire aussi d'autres traductions, tant la réalité qui nous est promise est de fait intraduisible ; ainsi la Traduction Œcuménique a-t-elle préservé le mot « prémices » : « Nous qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption... » Au sens biblique, les prémices, c'est la première gerbe de la récolte ou l'agneau premier-né du troupeau au printemps. Ils

étaient à la fois début et promesse de la récolte tout entière. Belle image pour dire que nous possédons déjà les arrhes du salut définitif ; « car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rm 5,5). Et c'est parce que nous possédons déjà les prémices, parce que nous sommes déjà animés par l'Esprit, que nous gémissons dans l'attente de notre transformation définitive.

L'esprit Saint continue son œuvre dans le monde

La quatrième Prière Eucharistique a cette phrase superbe : « Il (Ton Fils) a envoyé d'après de toi, Père, comme premier don fait aux croyants, l'Esprit Saint qui continue son œuvre dans le monde et achève toute sanctification. » « Toute sanctification », c'est-à-dire toute transformation. Pour l'instant, la création est encore « livrée au pouvoir du néant » : la formidable puissance qui anime la création tout entière est trop souvent dirigée contre elle-même, elle est le théâtre de toutes sortes de violences. Mais dans les cieux nouveaux et la terre nouvelle que nous attendons, vers lesquels nous tendons, plutôt, cette puissance sera devenue passion de l'unité : « Ce que nous attendons, selon la promesse du Seigneur, c'est un ciel nouveau et une terre nouvelle où résidera la justice. » (2 P 3,13). Alors la création sera « libérée de l'esclavage de la dégradation, pour connaître la liberté ».

Il semble bien que Paul parle de l'ensemble de la création et du cosmos, pas seulement de nous. En cela, il ne fait que reprendre un thème familier aux hommes de la Bible, pour lesquels par exemple, la dysharmonie engendrée par le mauvais choix d'Adam entraîne le jardin tout entier, c'est-à-dire toute la création dans le chaos : « Le sol sera maudit à cause de toi. » (Gn 3,17). A l'inverse, quand la justice habitera sur la terre, non seulement les hommes, mais aussi les animaux connaîtront la paix. Car l'homme fait partie du cosmos et ne se conçoit pas sans lui ; c'est, je crois, l'un des sens de la magnifique « parabole » des animaux du prophète Isaïe : « Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau, le veau et le lionceau seront nourris ensemble, un petit garçon les conduira. La vache et l'ourse auront même pâture, leurs petits auront même gîte. Le lion, comme le bœuf, mangera du fourrage. Le nourrisson s'amusera sur le nid du cobra ; sur le trou de la vipère, l'enfant étendra la main. Il n'y aura plus de mal ni de corruption sur toute ma montagne sainte ; car la connaissance du SEIGNEUR remplira le pays comme les eaux recouvrent le fond de la mer. » (Is 11,6-9). Comme le dit Paul ailleurs, dans la lettre aux Ephésiens : c'est « l'univers entier, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre » qui sera un jour réuni sous un seul chef (tête), Jésus-Christ. (Ep 1,9-10).

Je reprends ma comparaison de l'œuvre d'art : pour nous qui sommes engagés dans le projet de Dieu, nous avons un immense privilège par rapport aux collaborateurs habituels d'un artiste : nous entrevoyons déjà l'œuvre achevée : « Le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité. » (Jn 1,14). En attendant, ce grand travail d'enfantement de l'humanité nouvelle se poursuit encore dans les douleurs et les gémissements. Raison de plus pour que les croyants trouvent l'audace d'annoncer dès à présent la gloire promise à toute la création.

Complément

« La gloire qui va être révélée pour nous » : la résurrection des fils d'Adam s'accompagnera d'un renouvellement de toutes choses : « La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu... Elle a gardé l'espérance d'être, elle aussi, libérée de l'esclavage... pour connaître la liberté de la gloire donnée aux enfants de Dieu. » « Nous tous qui n'avons pas de voile sur le visage (contrairement à Moïse ; Ex 34,30-35), nous reflétons la gloire du Seigneur, et nous sommes transformés en son image avec une gloire de plus en plus grande, par l'action du Seigneur qui est Esprit. » (2 Co 3,18).

6. Commentaire de Karl Barth

L'Épître aux Romains, Karl BARTH, traduction Pierre Jundt, Labor et Fides, Genève, 2016, p. 290-302

« *Je calcule que les souffrances du temps de Maintenant ne sont pas pesantes face à la magnificence qui se révélera pour nous.* » « A présent, il commence en consolant les chrétiens dans de pareilles souffrances, et parle comme quelqu'un qui en a l'expérience et qui est tout à fait certain de son fait et, en outre, comme s'il voyait cette vie-ci en papillotant ou à travers une vitre peinte, mais celle-là avec des yeux clairvoyants. Vois donc comme il tourne le dos au monde et dirige sa face vers la révélation future, comme si, sur terre, il ne voyait nulle part aucun malheur ni aucune calamité, mais seulement une joie sans mélange. De toutes les souffrances terrestres il fait une gouttelette et une petite étincelle, mais de cette magnificence-là, que nous avons le devoir d'espérer, une mer infinie et un grand feu. » (LUTHER.) – Il importe que nous nous rendions compte du sens de cette façon, franchement monstrueuse, de considérer les choses humaines. Il ne saurait s'agir ici, en tout cas, d'un abaissement excessif ou d'une exaltation excessive quelconque de la manière habituelle d'envisager les choses, d'une ignorance immanente, d'une atténuation ou d'une interprétation consolante quelconque de la douleur (par exemple, en référant à une harmonie, « située dans l'Au-delà », qui compenserait ou qui contrebalancerait la souffrance d'« ici-bas »). Cette harmonie connaît un échec notoire chaque fois qu'on a mal aux dents, à plus forte raison chaque fois qu'on jette un aperçu sérieux sur ce qui constitue, sous forme de naissance, de maladie et de mort, sous forme de famine et de guerre, sous forme de destinée humaine et nationale, à chaque instant, dans toute l'amplitude de l'histoire humaine, une réalité d'airain brutale. En effet, derrière chaque douleur minime et, à plus forte raison, derrière les grands tourments de notre vie résident, brûlants, les problèmes de notre finitude. Comment devons-nous *les* affronter ? Toute consolation, toute réponse que *nous* tentons de donner constitue un court-circuit¹ et est mensongère, car c'est *nous* qui *procédons* de ces problèmes et qui ne leur échappons pas, même en pensant à une harmonie divine infinie située au-delà de notre monde. En effet, l'infinitude que *nous* sommes capables, le cas échéant,

¹ Cf. supra, p. 181, note 1, et p. 235, note 1. (N. du tr.)

d'imaginer par la pensée est à la mesure de notre finitude et, par conséquent, n'est, elle-même, qu'une... finitude infinie. L'harmonie que *nous* postulons est relative par rapport à notre disharmonie, est le mirage de notre traversée du désert. Et le Dieu auquel *nous* faisons pratiquer rétribution et compensation dans un Au-delà « meilleur » est un Non-Dieu, est le Dieu de notre monde, créé à l'image de l'homme et, de même aussi, de la critique humaine ; il n'échapperait pas au reniement si, d'aventure, un Ivan Karamazoff le rencontrait. Les problèmes de notre finitude, cependant, appellent à grands cris une solution non relative, mais absolue, dépassant *notre* pensée ; ils appellent à grands cris le Dieu réel, le Dieu inconnu ; ils appellent *sa* consolation, face à laquelle les souffrances de notre temps « ne sont pas pesantes », car *sa* consolation, c'est le Là-bas qui s'oppose incommensurablement à tout Ici. Pour trouver une consolation. Il faut, par conséquent, que nous commencions par discerner que : *nous* ne possédons *aucune* consolation et, pour apporter une consolation, que nous confessons que : *nous* sommes, tous ensemble, d'*exécrables* consolateurs. « C'est pourquoi il faut que le saint Esprit soit ici un maître d'école et qu'il envoie une telle consolation dans le cœur. » (LUTHER.) La consolation vient avec l'insertion d'un mode de *calcul* prodigieusement nouveau par rapport à notre vie. Ayant eu recours, à plusieurs reprises, précédemment (3:28 ; 4:3) à cette expression, d'une étrange froideur, nous nous rappelons qu'on ne saurait envisager, en aucun cas, par là une considération qui se rattacherait, en quelque sorte d'une manière continue, à la série des divers modes de considération humains. Ce calcul, c'est, au contraire, calculer avec le *total* de tous les modes de considération humains et introduire ce total dans un compte que seul Dieu lui-même, que Dieu seul, établit. C'est là la considération *sub specie aeterni*, la vision du point de vue de Dieu, qui jamais ne se laisse décrire comme un acte humain, mais au contraire, puisque c'est l'acte de la foi, uniquement comme un acte de Dieu. En effet, si *nous* essayons de calculer avec Dieu, de voir du point de vue de Dieu, nous ne parviendrons jamais, au grand jamais, au résultat de l'apôtre Paul, mais au contraire, inexorablement et sans cesse, aux résultats de Job, *avant* que Dieu ne lui parle dans l'orage. Par conséquent, quand je dis « Je calcule avec Dieu », dans cette formule la fêlure absolue est cachée, la vérité ineffable de cette formule doit être recherchée dans ce que, au contraire, *c'est Dieu qui calcule avec moi*. Or ceci a lieu dans la mesure où nous (non pas nous !) laissons la vérité être la vérité, où nous (non pas nous !) fournissons la preuve de l'esprit et de sa vertu, et où nous comprenons comme telles l'action de Dieu, la question et la réponse de la Croix (8:17b). Nous voyons alors le *temps*, dans lequel nous vivons, caractérisé comme « le temps de *Maintenant* », c'est-à-dire comme l'océan de la réalité existante qui recouvre

entièrement de ses flots l'île sous-marine de « Maintenant », de la révélation divine, de la vérité, tandis que sous la surface visible de cet océan celle-ci n'en existe pas moins entièrement intacte. Car la vérité, c'est le Maintenant (3:21), c'est l'instant hors de tout temps, où l'homme se tient nu devant Dieu, c'est le point, qui n'est pas un point à côté d'autres points, le point d'où nous procédons, c'est Jésus-Christ, le Crucifié et le Ressuscité. Ce qui est avant et après cet instant de tous les instants, ce qui, comme un plan, entoure ce point qui lui-même n'a pas d'étendue, c'est le temps. C'est au contact de ce Maintenant, c'est au contact de l'éternité que naît, comme sa négation, le temps, passé toujours révolu et futur toujours à venir. Nous le nommons « temps de Maintenant » en fonction de ce qu'il masque et de ce *vers quoi* il tend, de ce à quoi il est mesuré et sans quoi il ne serait pas. Qu'il en est ainsi, que le temps dans lequel nous vivons recèle en soi l'éternité, mais aussi la préserve, garde le silence sur elle, mais ce faisant, parle aussi d'elle, nous le reconnaissons dans la mesure où, en vertu de l'action de Dieu envers nous, en vertu de la question et de la réponse de la Croix, nous *procédons* de la présence absolue de Maintenant, dans la mesure où Dieu, ici, manifestement, calcule avec nous et, ce faisant, nous met en état de calculer avec lui. Dans l'ombre du jour de Jésus-Christ, qui *n'a pas* point, mais qui est infiniment *proche*, nous voyons se dérouler le jour de notre vie, dans l'ombre de Maintenant, le temps s'écouler dans l'ombre de Dieu, les choses humaines prendre leur cours, dans la mesure où, « poussés par l'Esprit » (8:14); il nous faut crier Abba ! Père ! (8:15) et, par conséquent, nous légitimer, non, être légitimés en tant qu'enfants de Dieu (8:16) et, par conséquent, en tant qu'héritiers de sa magnificence (8:17). – Et, à présent, une fois encore : qu'en est-il, dans cette connexion, de la *souffrance*, immense et imprévisible, qui caractérise tellement notre vie dans le temps ? Manifestement, elle *ne* saurait « être pesante », en ce sens, par exemple, qu'elle nous gênerait ou même qu'elle nous empêcherait d'avoir accès à la magnificence de Dieu, accès ouvert à ce Maintenant. Elle ne le saurait, parce que, en vérité, dans ce Maintenant, en esprit, en Jésus-Christ, elle-même, la souffrance consciente devient la porte de la connaissance et de la rédemption. Où donc Dieu calcule-t-il avec nous, où se justifie-t-il devant nous, où son Esprit nous enseigne-t-il à crier Abba ! Père !, où devient-il évident que le temps est la négation de l'éternité, où l'homme se heurte-t-il à la limite qui lui est imposée et, ce faisant, à l'issue qui lui est assignée, où la preuve de l'esprit et de sa vertu est-elle fournie, si ce n'est dans l'action même de Dieu, par laquelle il fait de nous des hommes souffrants avec le Christ, c'est-à-dire des hommes « apparentés » au Christ (6:5) et, *par conséquent*, nous fait entrer dans la liberté invisible et dans la magnificence de l'homme nouveau ? *Ce qui explique* que les souffrances du temps de Maintenant ne sont pas pesantes, c'est qu'elles

ont été pesantes en Jésus-Christ déjà, c'est qu'elles caractérisent non seulement notre vie dans le temps, mais encore, par là même, la vie éternelle qui limite notre vie, non, qui l'abolit en soi, c'est que le temps dans lequel nous vivons et souffrons, est le temps de Maintenant, le temps de la magnificence qui se révèle à nous dans la souffrance même. La magnificence de Dieu se révèle tellement dans le mystère même de la souffrance, et là seulement, que, loin d'être capables de vouloir ne pas voir la souffrance par amour pour Dieu, force nous est absolument, par amour pour Dieu précisément, de la voir, de la voir comme le pas, comme le mouvement, comme le tournant de la mort vers la vie, de la voir comme le lieu où il faut voir le Christ. Passer à côté de la souffrance, sans la voir, voudrait dire passer à côté du Christ, sans le voir. Demander pour quelle raison il nous faut souffrir, signifierait ne pas entendre la question identique qui nous est adressée. Répondre que nous ne pouvons pas comprendre, que nous ne pouvons pas supporter, que nous ne pouvons pas vaincre et rendre féconde la douleur, signifierait ne pas entendre la réponse divine qui nous est donnée dans le fait même de ce « ne pas ». C'est là, bel et bien, le mystère de la souffrance et sa révélation, à savoir que Dieu veut être et qu'il est *Dieu*, et qu'il faut que nous le reconnaissons et que nous l'aimions dans ce vouloir et dans cet être qui sont les siens. L'enfant de Dieu *ne passe pas* à côté de la souffrance sans la voir, il *ne s'enquiert pas de la sorte* et *ne répond pas de la sorte* parce que c'est *précisément de la sorte* que sonnent la question et la réponse de Dieu, qu'il a entendues. Il entend la voix de la vérité *dans* la souffrance, à la racine de toutes questions et de toutes réponses humaines. Il « veut, en toutes choses, voir jusqu'au tréfonds du désespoir » (NIETZSCHE), parce que c'est *là* que réside l'espérance : *Ave crux unica spes mea !* « Si tu veux être cohéritier du Seigneur Jésus-Christ et être son frère et être semblable à lui et ne pas souffrir avec lui, en toute certitude il ne te reconnaîtra pas au Dernier Jour, comme un frère et comme un cohéritier ; au contraire, il te demandera où tu as ta couronne d'épines, ta croix, tes clous et tes verges, si tu as été, toi aussi, une abomination pour le monde entier, comme lui-même et tous ses membres l'ont été depuis le commencement du monde. Si, alors, tu ne peux prouver pareille chose, il ne pourra pas non plus t'avoir comme son frère. » (LUTHER.) « Les penseurs de l'Antiquité ont cherché, de toutes leurs forces, le bonheur et la vérité, ... et jamais aucun ne trouvera ce qu'il est contraint de chercher, déclare le principe mauvais de la nature. Mais quiconque cherche en toutes choses la fausseté et se fait, de son plein gré, compagnon du malheur, celui-là, un miracle autre qu'une déception, sans doute, l'attend ; une chose ineffable, dont le bonheur et la vérité ne sont que des reflets nocturnes semblables à des idoles, s'approche de lui ; la terre perd sa pesanteur, les événements et les puissances terrestres prennent un air de rêve ; comme par les

soirs d'été, une transfiguration s'irradie autour de lui. A celui qui contemple, c'est comme s'i accédait à l'état de veille et comme si seules jouaient encore autour de lui les nuées évanescences d'un rêve. Celles-ci aussi, un jour, seront dispersées : c'est alors qu'il fera jour. » (NIETZSCHE.) Aveugles et muets, et, pour cette raison même, voyant et discourant, sans poser de questions ni fournir de réponses et, par là même, questionnant et répondant, dans la souffrance et, en cela même, triomphant, les enfants de Dieu reconnaissent et aiment leur Père ; car sa « magnificence se révélera pour eux ». *Elle se révélera....* c'est là leur grande détresse. *Elle se révélera...* c'est là leur espérance infiniment plus grande. Le *futurum resurrectionis* nous rappelle, ici aussi, que dans tout cela nous avons parlé de Dieu et non d'une possibilité humaine.

« *Car l'attention de ce qui a été créé attend la révélation des fils de Dieu.* » Que le temps dans lequel nous vivons est le temps du Maintenant divin, qu'il porte en son sein, non encore né et pourtant vivant, un futur éternel, c'est là la vérité qu'attestent tout ce qui est temporel, tout ce qui est créé, toutes les choses. Où l'homme, dans son indéracinable inquiétude au sujet de ce qu'il est, dans son désir intense et insatiable de ce qu'il n'est pas, peut-il donc porter son regard, sans que vienne à sa rencontre un *autre* regard, qui, dans *la même* inquiétude et dans *le même* désir intense, voire, plus encore, avec une question qui s'adresse directement à *lui*, se porte vers *lui* ? Qu'avec sa souffrance il est dans un *monde* souffrant, là-dessus, en vérité, il ne peut, sérieusement, se faire illusion un seul instant. S'il souffre lui-même de ce que, à un monde intérieur invisible qu'il porte en lui à tout le moins comme un problème, la dure objectivité, l'étrangeté et l'altérité, la dislocation, la juxtaposition et l'opposition d'un monde extérieur, qui n'est que trop visible, font face d'une manière énigmatique, surpuissante, menaçante et hostile, il ne saurait guère, à la longue, se dissimuler entièrement que, là dehors aussi, la vie immédiate n'existe nullement, mais que, au contraire, il existe un cosmos de données réelles, de médiatetés, de limitations et de doutes. Ceci n'est-il pas notoire : Plus l'homme devient à ses propres yeux un problème, plus il se heurte durement à la souffrance comme à la réalité fondamentale de sa vie, plus il lui est rendu malaisé, sous l'influence tenace du christianisme, de regimber et d'oublier, par exemple, qu'il est l'homme et dans quelle ombre il se trouve, et plus il devient attentif au cosmos qui l'entoure, plus fortement il se sent solidaire de lui, plus impétueusement il se fait fort de connaître ses mystères. D'où vient ce désir étrange de l'homme moderne d'avoir l'expérience pratique des glaciers (à la limite desquels Goethe encore s'arrêtait), du désert, du pôle Nord, des mers sans fond et de l'océan aérien dépourvu de chemins, des abîmes de l'infiniment grand et de

l'infiniment petit, d'avoir l'expérience pratique de l'histoire horifiante des millions d'années passés de la nature, et des inanités et des misères de sa propre histoire, des absurdités qui, selon le témoignage digne de foi de spécialistes compétents, se dérouleraient sur le terrain marécageux, subconscient et occulte de notre existence non existentielle, ... d'où vient le désir étrange d'expérimenter et de connaître mille choses que l'homme vivant immédiatement, l'homme non brisé, en toute franchise, *ne* souhaiterait *pas* expérimenter et connaître? Et d'où vient l'étrange effet rétroactif, selon lequel l'expérimentation toujours plus approfondie et plus complète du cosmos n'amoindrit nullement les propres problèmes de l'homme, mais au contraire les accentue avec une vitesse folle ? On ne saurait assurément méconnaître l'attention d'un regard immense qui, *là, de l'autre côté*, singulièrement apparenté, mais cent fois plus scrutateur encore, rencontre notre regard investigateur ; on ne saurait méconnaître une connexion entre le monde intérieur et le monde extérieur, une détermination réciproque des deux côtés de l'abîme béant, un point d'interrogation commun dans toute antithèse du sujet et de l'objet. « De ses yeux aigus d'apôtre, saint Paul, par conséquent, a vu la sainte Croix, la Croix bien-aimée, dans toutes les créatures. » (LUTHER.) Et, justement : une question qui s'adresse directement à l'*homme*, c'est là le sens de l'attention découverte là, de l'autre côté. L'*homme* voit ; *il* scrute, *il* découvre, *il* expérimente, *il* sait. *Son* cosmos, c'est notre cosmos ; c'est *son* repos qu'il recherche dans la nature et dans l'histoire : c'est *son* inquiétude qu'il rencontre partout avec une nécessité fatale. Et c'est avec des accents singulièrement humains que résonne aussitôt la voix des créatures, des éléments, des mondes et, du fin fond des mondes, la voix des temps, et des temps les plus reculés, quand on réclame qu'ils se fassent entendre: ils parlent de beauté et d'épouvante, de guerre et de paix, de vie et de trépas, de finitude et d'infinitude, de bien et de mal, comme si l'homme, avec ses contrastes, était leur premier commencement, leur origine, comme si leur souffrance était sa souffrance, sa maladie, leur maladie. « Quand la nature entière tend avec effort vers l'homme, ce faisant, elle donne à entendre que celui-ci est nécessaire pour qu'elle soit délivrée de la malédiction de la vie animale, et qu'en lui l'existence, enfin, tient devant sa face un miroir, au fond duquel la vie n'apparaît plus vide de sens, mais au contraire dans sa signification métaphysique. Pourtant, qu'on y réfléchisse bien : où cesse l'animal, où commence l'homme ? Cet homme même qui seul à la nature importe !... Nous ne quittons pas, à l'ordinaire, l'état animal : nous sommes, nous-mêmes, les animaux qui paraissent souffrir sans raison. Cependant il existe des moments où nous le comprenons ; alors les nuées se déchirent, et nous voyons *comment, avec toute la nature, nous tendons avec effort vers l'homme comme vers quelque chose qui nous domine de très haut* ...

Mais nous sentons, en même temps, combien nous sommes trop faibles pour supporter longtemps cet instant de très profond retour sur nous-mêmes, et *comment ce n'est pas nous qui sommes les hommes vers qui la nature entière tend avec effort en vue de sa délivrance* : c'est beaucoup déjà que, d'une façon générale, nos têtes émergent, un jour, quelque peu et que nous remarquions dans quel courant nous sommes plongés. Et à cela non plus, nous ne parvenons pas de nos propres forces... » (NIETZSCHE.) Telle est la vérité : l'attention de ce qui a été créé attend la révélation des fils de Dieu. Elle attend *avec nous* ; non, elle *nous* attend.

« *En effet, ce qui a été créé a été soumis à la vanité, non de sa propre volonté, mais au contraire par celui qui l'a soumis, dans l'espérance, parce que ce qui a été créé, cela sera délivré de l'esclavage de la putrescibilité en vue de la liberté de la magnificence des enfants de Dieu.* » « Il n'y a aucun élément, ni aucune partie du monde qui, par manière de dire, étant touchés d'une connaissance de la misère présente, ne soient attentifs à l'espérance de la résurrection. » (CALVIN.) La raison de cette inquiétude et de ce désir intense, la « vanité » qui, émanant de tout ce qui a été créé, nous contemple, ce n'est pas, sincèrement, telle ou telle douleur ou abomination ou absence de beauté, ni non plus la somme des aspects directement contestables qui, en quelque sorte, sont inhérents à la création, mais au contraire, comme telle, son simple état de chose créée, le fait qu'elle est notoirement privée de la vie immédiate, l'espoir insatiable qu'elle a de ressusciter. En effet, comment l'éternelle antithèse de l'énergie et de la matière, du devenir et de la disparition, de l'organisation et de la décomposition, de la soif de vivre et de la nécessité de mourir, comment l'« esclavage de la putrescibilité » où se trouve, du microbe jusqu'au saurien et jusqu'au chef d'école théologique, *tout* ce qui a été créé, *tout* ce que nous connaissons comme vie ou que (par analogie avec ce que nous connaissons comme vie) nous pouvons nous représenter comme tel, comment *cela* constituerait-il une vie immédiate, réelle, éternelle? D'où vient, ne serait-ce que le triste courage que l'homme (surtout l'homme occidental) trouve sans cesse, de *ne pas* voir, dans un infâme optimisme, la vanité, l'absence de vie créatrice qui pourtant, sincèrement, émane de la beauté (par exemple d'un corps humain), de même que de la laideur, de la sublimité (par exemple des montagnes), de même que de la misère, de la lumière (par exemple de la lune ou d'un livre nouveau), de même que des ténèbres de tout ce qui a été créé, et qui émanerait d'elles si nous n'étions pas si sourds! Il nous faut perdre la vénération de cette pseudo-vie que nous sommes en mesure de comprendre, cette vénération par laquelle nous *ne* rendons précisément *pas* justice au mystère divin du cosmos. Il nous faut retrouver cette « vue raisonnable » (1:20) qui dans le cosmos voit l'invisibilité de Dieu; il nous

faut retrouver cet effroi salutaire en face de ce qui a été créé, non en face de ses aspects effrayants, mais bien (arrachés par eux à nos rêveries optimistes!), et en tenant compte de ses aspects terribles *et* de ses aspects aimables, en face de son simple état de chose créée, qui est le miroir du nôtre. Car, au-delà de cette éternelle antithèse qui est le signe caractéristique de l'état de créature, la *création* est (en tant que question !) dans la création, et *Dieu*, dans le cosmos. S'il n'est pas trouvé là, il n'est absolument pas trouvé, et demain, si, pour quelque raison qui, vraisemblablement, ne sera que trop plausible, l'ivresse d'« affirmer la vie » est dissipée, on se mettra à « nier la vie » et à se plaindre d'un monde mauvais en soi, d'une création « vaine » « de par sa propre volonté » ou bien aussi de par celle d'un démiurge: pessimisme, inéluctable contrepartie de cet optimisme. La « vanité » de ce qui a été créé n'est pas le fait de sa volonté propre ; elle n'est pas une donnée de premier ordre ; qu'elle soit, à présent, négligée par les optimistes ou découverte et aussitôt interprétée défavorablement par les pessimistes, elle n'est pas une chose véritablement dernière. Au contraire, à la vanité ce qui a été créé est « soumis *par celui qui l'a soumis* » et, pour cette raison, « *dans l'espérance* ». « Celui qui l'a soumis », c'est Dieu. En *Lui* sont cachés, et à l'homme ne sont que par trop manifestes : la vie et la mort, la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, l'essor et le déclin, ce qui est idéal et ce qui est matériel, le monde intérieur et le monde extérieur. A *Son* contact se divisent les antithèses qui constituent l'essence et le signe caractéristique de cette vanité même ; *Son* action, *Sa* question, mais aussi *Sa* réponse, c'est là la souffrance sous laquelle, maintenant, avec l'homme, tout ce qui a été créé est placé. Et, pour cette raison même, placé « dans l'espérance ». Au-delà de l'optimisme et du pessimisme, quand la « vanité » du cosmos est saisie dans son origine, comme la *chute* invisible de la créature par rapport au Créateur, là est aussi l'espérance, l'espérance de l'*unité* invisible du Créateur et de la créature, rétablie par la Croix et la résurrection du Christ. Connaître cet esclavage sans faille, c'est aussi connaître la liberté ; être saisi d'épouvante devant la putrescibilité, c'est aussi espérer la putrescibilité ; l'ultime « Halte ! », c'est aussi le premier « En avant ! »,... en Christ notamment, en Esprit, parce que Dieu est *Dieu*, parce que la vérité est un pas, un mouvement et un tournant *de* la mort *vers* la vie. La liberté dans la magnificence, que l'homme nouveau, enfant de Dieu, celui que je ne suis pas, attend, en soupirant et pourtant heureux, voilà la chose promise à laquelle ont part le corps aussi, l'homme aussi que je suis, avec son monde. En effet, un *monde* béni, le monde de la création et de sa vie, tel est, en vérité, l'héritage qui m'est promis, à moi, enfant de Dieu. Si l'homme est libre, dans ce cas le monde aussi est libre. Si l'homme est un avec lui-même, parce qu'il est un avec Dieu, dans ce cas, dans le monde aussi il n'y a aucun ceci *et* cela, aucun intérieur *et* extérieur, aucun devenir

et aucune disparition. Lors de l'apparition des fils de Dieu « et grâce à leur apparition, la nature qui ne fait jamais de saut, accomplit son seul et unique bond, c'est-à-dire bondit de joie, car, pour la première fois, elle se sent à son but » (NIETZSCHE). Le monde, lui aussi, est éternel : en Dieu notamment, en tant que monde du ciel nouveau et de la terre nouvelle, en tant que monde que le Père s'est soumis *par le Fils* (I Cor. 15:25-28). Quiconque veut le savoir peut le savoir dès maintenant, tout en sachant qu'il ne sait rien. « Sincèrement, la terre deviendra encore un lieu de guérison, et déjà une senteur nouvelle l'entoure, un parfum salubre et une espérance nouvelle. » (NIETZSCHE.)

Que savons-nous ? Nous savons que nous avons lieu de garder le silence devant Dieu. Nous savons que, lorsque nous parlons de la magnificence de Dieu, nous entendons un futur qui jamais, au grand jamais, ne sera. « *Nous savons que tout ce qui a été créé soupire d'une même voix et gît en commun dans les douleurs jusqu'à ce Maintenant.* » Tout ce qui a été créé, même ce qui a été créé caché, situé d'une manière occulte et ainsi plus difficilement accessible à la connaissance ! C'est de la connaissance de notre connaissance qu'il s'agit, et non de son accroissement et de son élargissement éventuels ! Nous savons que, quelque chose que ce soit, ce que nous savons et ce que nous saurons est une chose qui « soupire », une chose : qui « gît dans les douleurs », un *objet* détaché de son origine, un *relatif* qu'un abîme sépare de l'absolu. En effet, quand nous connaissons une chose, nous la connaissons en tant qu'objet, en tant que relatif. Et cela même, c'est son état de chose créée. Et cet état même de chose créée, qui est le sien, c'est ce qui fait qu'elle « soupire », qu'elle « gît dans les douleurs ». Nous savons que tout ce qui a été créé, tout ce qui est dans le temps (et, de ce qui n'a pas été créé, de ce qui n'est pas dans le temps, nous n'avons aucune connaissance !) porte en soi, non encore né, son être éternel comme un futur éternel, qu'il aimerait l'enfanter et qu'il... ne l'enfantera jamais dans le temps. Nous connaissons l'universalité, l'unanimité, la communauté de cette détresse, toute d'espérance, et de cette espérance, toute de détresse. Une spéculation authentique fondera, formulera, approfondira cette connaissance, mais jamais, au grand jamais, ne progressera, en partant d'elle, vers une autre connaissance, « supérieure ». Car elle n'oubliera pas que la connaissance réellement supérieure, connaître la créature qui ne soupire pas, qui ne gît pas dans les douleurs parce qu'elle n'a pas été créée, c'est la connaissance de *Dieu*. Or Dieu est dans les cieux, et toi, sur la terre ! Et, précisément, ne-pas-savoir ce que Dieu sait, constitue la connaissance que nous avons *de Dieu*, la consolation, la lumière, la puissance, la connaissance de l'éternité, connaissance avec laquelle nous sommes dans le temps. C'est « dans l'attente de ce Maintenant » que soupire,

effectivement, la créature ; c'est la vérité révélée en Christ qu'elle entend, en interprétant ainsi, pour des oreilles ouvertes, ce temps-ci comme « le temps de Maintenant », comme le temps de l'éternité. Est-il donc, d'aventure, déjà entendu, ce soupir de la créature, qui nous dit tout ce qu'il nous est nécessaire d'entendre, à la condition que nous soyons capables d'entendre ? qui nous annonce le Christ quand le Christ est en nous ! Ce mystère n'est-il pas plus mystérieux que tous les mystères ? « Aucune raison ni aucune sagesse humaine, si haute soit-elle, ne peut penser et croire pareille chose ... Ils sont dits véritablement apostoliques et spirituels, les yeux qui dans les créatures voient toutes ces choses. » (LUTHER.) « Nous savons » ; ... que voulons-nous donc savoir de plus ?

« *Et non seulement ce qui a été créé, non, nous aussi, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous aussi, nous soupignons en nous-mêmes dans l'attente de notre adoption filiale : de la rédemption de notre corps.* » Quittant les vastes cercles de notre monde, de ce qui a été créé, de ce qui est temporel, corporel, nous revenons à son cercle le plus étroit, nous revenons de l'objet au sujet qui considère, dans la mesure où celui-ci est à lui-même un objet visible; donc nous revenons à nous-mêmes, à l'homme, tel qu'il vit et tel qu'il est dans ce monde; et les yeux qui, dans le miroir, nous contemplent, interrogateurs, ce sont nos propres yeux, contemplant toutes choses, et ainsi, en définitive, se contemplant eux-mêmes comme objet. Qui est cet homme ? Qui suis-je ? - Le possesseur des « prémices de l'Esprit » ; certes, l'homme qui sait que la loi vient de l'esprit (7:14); invisiblement, un homme racheté en vertu de la rédemption qui a eu lieu en Jésus-Christ (3:24), invisiblement, un homme attaqué par la vérité, gratifié de la vérité, poussé par la vérité, un homme libre, un enfant de Dieu. Sinon, comment pourrais-je souffrir, souffrir réellement sous le poids de mon existence et de mon tel-état ? Sinon, comment pourrais-je crier : Abba ! Père. Sinon, comment pourrais-je entendre le soupir de la créature qui soupire ? Homme nouveau, je *suis* citoyen du monde qui vient. Dans la lumière du Maintenant qui se révèle en Jésus-Christ, je *sais* ce qu'il me faut savoir du temps et de son contenu tout entier. Je *suis* sauvé (8:24). C'est de là que je viens. - Mais où vais-je ? Qu'est mon chemin visible, son commencement et sa fin ? Par protestation contre tout romantisme, sans cesse il importe de rappeler que notre vie en deçà de la résurrection est un complexe incessant, fait des possibilités les plus élevées et les plus basses, les plus nobles et les plus vulgaires, les plus significatives et les plus banales, d'une banalité sans nom. L'art, la science et la morale distinguent l'homme, ainsi qu'un ardent désir de communier avec l'infini, ... c'est vrai; mais, Dieu le sait, la faim et la soif, l'instinct sexuel et la somnolence, et les digestions laborieuses aussi. Et où est la limite ? Qui nous délivrera de l'impression irrésistible

que toutes ces choses sont intimement enchevêtrées ? Qui nous délivrera du soupçon, frisant la certitude, que mon histoire et que l'histoire du genre humain pourraient bien, en définitive, être écrites avec plus de sincérité et de fidélité du point de vue de l'estomac, etc., que du point de vue de la tête et des têtes ? Qu'est-ce que le plus grand des génies, quand, avec toute sa génialité, il vient au monde *de la sorte*, et le quitte *de la sorte*, et « vit » en son sein *de la sorte*, comme nous le savons de nous tous ? Qu'est-ce que l'histoire du monde, si le christianisme primitif, les croisades et la Réforme peuvent être expliqués, du point de vue du matérialisme historique, mieux, en tout cas d'une manière plus plausible, que de toute autre manière ? Que reste-t-il de Blumhardt à Möttlingen, si le commencement est interprété du point de vue psychiatrique et le reste, du point de vue psychologique,... et qui pourrait et oserait, d'aventure, mettre obstacle à une telle interprétation ? *Voilà* ce qu'est l'homme, l'homme créé, temporel, corporel, le seul que nous connaissions. Esprit ? Qu'est-ce que l'esprit ? Ce que nous connaissons en tant qu'esprit a coutume, en tout cas, de n'apparaître jamais et nulle part autrement que comme un brouillard au-dessus d'un terrain marécageux. D'où vient ce brouillard ? Qu'est-ce qui subsiste avec persistance quand ce brouillard se dissipe ? Inutile que nous y répondions. – Donc, procédant, invisiblement, de l'Esprit de Dieu, l'homme, visiblement, s'engage à fond dans une équivoque infinie. C'est dans cette équivoque que nous *sommes*, nulle part ailleurs ; et sur de longues distances elle est totalement équivoque ! Que sommes-nous donc, dans la mesure où nous sommes assez honnêtes pour reconnaître tout cela ? Soupirlants, nous le sommes manifestement nous aussi ; « possesseurs des prémices de l'Esprit », nous le sommes, au même titre que la créature qui soupire autour de nous ; soupirlants au sein de la même « vanité », c'est-à-dire dans les mêmes contrastes de la vie et de la mort, de la lumière et des ténèbres, de la beauté et de la vulgarité, dans lesquels nous l'entendons soupirlant, elle aussi ; gisant dans les douleurs comme elle ; portant en nous un futur éternel dont nous savons que jamais il n'a été un temps et qu'il ne le sera jamais ; captifs de Dieu, comme elle, et, pour cette raison, comme elle, ... espérants ! « Nous aussi, nous soupirlons en nous-mêmes dans l'attente de notre adoption filiale. » Dans *l'attente* ! L'Esprit nous donne l'attestation que nous sommes enfants de Dieu. Il est né, l'homme nouveau qui héritera le monde de son Père. Cependant cet homme nouveau *n'est pas moi* ; il *n'est pas cet homme-ci*, l'homme de *ce corps-ci* dans *ce temps-ci*. L'ultime possibilité de cet homme-ci, c'est de soupirlant, d'attendre l'adoption filiale. Cette *adoption* même, c'est « la rédemption du corps », l'accomplissement de l'identité entre le Christ et moi, à laquelle, ici et maintenant, nous ne pouvons que croire, la résurrection des morts, la « révélation » des fils de Dieu, que tout ce qui a été créé attend, lors de laquelle

aussi aucun cheveu de notre tête ne pourra demeurer sans être sauvé. Dissipé et écoulé goutte à goutte, l'océan *entier* de réalité qui, ici et maintenant, submerge et entoure l'île de la vérité ; et seule *est* encore vérité : la vérité de cette réalité ! Eternité, le temps *tout entier*, des jours les plus anciens jusqu'au futur le plus éloigné ! Aucune chose intérieure qui ne soit extérieure ; aucune chose extérieure qui ne soit intérieure. Pas un autre, mais moi ; pas une partie seulement, mais moi, dans ma totalité ; racheté, transformé, purifié, nouveau, devant Dieu, auprès de Dieu, en Dieu, ayant part à l'essence divine et à la vie divine... telle est l'adoption filiale. Cependant, en deçà de la résurrection la religion est le dernier mot, et nous nous rappelons ce que cela veut dire. De là l'inquiétude et le désir intense qui, en toute vérité, avec la plus grande force, de nos propres yeux nous contemplant. Nous aussi, nous sommes sous la Croix ; nous aussi, nous ne pouvons faire autre chose qu'attester que notre temps est le temps de Maintenant, de l'éternité, qu'avant, que derrière et qu'au-dessus du jour de notre vie est le jour de Jésus-Christ, qui n'est pas un jour, mais le jour de tous les jours. « Ce n'est pas merveille si nous sommes agités d'inquiétude... Et il ne le nomme pas seulement un désir, mais un gémissement, parce que là où il y a un sentiment de misère, là aussi il y a gémissement. » (CALVIN.) C'est ainsi que nous nous rendons témoignage à nous-mêmes. ... et c'est là la justification divine de la possibilité religieuse. Nous sommes en mesure de savoir que, nous-mêmes aussi, nous sommes, en définitive, des soupirants, et *rien que cela*, et nous sommes en mesure de nous faire montrer et attester ce que *cela précisément* veut dire. Cela veut dire que Dieu est notre Père.

Serait-ce, d'aventure, trop peu de chose, à nos yeux, de connaître ce soupir, ce soupir de la créature et notre propre soupir ? Ne réclamerions-nous pas davantage, quelque chose de supérieur et de meilleur, en passant à côté de la Croix, à côté des souffrances du temps ? Dans ce cas, nous passerions à côté de la résurrection, à côté du Maintenant qui est le mystère de notre temps, à côté de Dieu ! « *Car c'est par l'espérance que vous êtes sauvés. Or une espérance que l'on voit n'est pas une espérance. En effet, ce que quelqu'un voit, ... qu'a-t-il besoin de l'attendre encore impatientement ? Mais dans la mesure où nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous attendons avec persévérance.* » Effectivement, la vérité, si dure et si sainte et si puissante soit-elle, si fortement soit-elle notre délivrance, si fortement soit-elle Dieu *même*, Dieu *pour nous*, nous ne pouvons, en aucun cas, la posséder comme victoire, comme accomplissement, comme présent, autrement que « par l'espérance ». Comment pourrait-elle être la vérité, si nous pouvions, tels que nous sommes, la discerner directement ? Comment pourrait-elle être Dieu, si jamais elle pouvait devenir pour nous une possibilité parmi d'autres ? Comment pourrait-elle

être notre délivrance si elle n'était, à chaque instant du temps, la contrainte surpuissante qui fait oser le saut dans l'éternité : concevoir soi-même, concevoir librement, concevoir nouvellement, concevoir entièrement la pensée de Dieu ? C'est « par l'espérance », c'est parce qu'en Jésus-Christ cette chose absolument Autre, cette chose Inconnue, cette chose Inaccessible, la « puissance éternelle et la divinité » (1:20) de Dieu, est entrée dans notre monde, que nous sommes délivrés. Comment pourrions-nous vouloir autre chose, si ce n'est que cette espérance libératrice se délimite et se démontre, sans cesse, dans la Croix comme l'espérance, face à toutes les autres choses qui sont dans le monde. Si nous connaissions, au sujet de *Dieu*, autre chose que le soupir de la créature et que notre propre soupir, si nous connaissions *Jésus-Christ* autrement que comme le Crucifié, si nous connaissions le *Saint-Esprit* autrement que comme l'Esprit de Celui qui a réveillé Jésus d'entre les morts, l'incognito, dans lequel le salut est venu, vient et viendra jusqu'à nous, serait rompu, ce *ne serait pas* le salut ! « Une espérance que l'on voit, n'est *pas* une espérance. » Une communication directe au sujet de Dieu n'est pas une communication directe au sujet de *Dieu*. Un christianisme qui n'est pas rigoureusement et absolument eschatologie n'a rigoureusement et absolument rien de commun avec le *Christ*. Un esprit qui n'est pas, à chaque instant du temps, nouvellement, vie issue de la mort, n'est, en aucun cas, l'Esprit *saint*. « Car les choses visibles sont temporelles » (II Cor. 4:18). Ce qui n'est pas espérance est un billot, un boulet, une entrave, lourd et fruste comme l'est le mot « réalité ». Cela n'affranchit pas, mais au contraire rend captif. Cela n'est pas grâce, mais au contraire jugement et perdition. Cela n'est pas voies de Dieu, mais destin. Cela n'est pas Dieu, mais un reflet de l'homme non racheté. Et quand bien même cela serait une édification du progrès social, si imposante fût-elle, et quand bien même cela serait un simulacre, si important fût-il, d'une rédemption chrétienne. La rédemption, c'est la chose invisible, inaccessible, impossible, que nous rencontrons sous forme d'*espérance*. Sommes-nous capables de vouloir être autre chose, être quelque chose de meilleur que des espérants, ou être quelque chose d'autre *à côté* ? Persévérer (chaque paysan, chaque petite vieille, mais aussi chaque être humain réellement actif ou réellement souffrant le sait, abstraction faite totalement de sa position par rapport au « christianisme »), persévérer, n'est-ce pas là le sens le plus profond de notre situation vitale humaine, saisie comme tâche ? Persévérer *comme si* il existait un Au-delà de bien et de mal, de joie et de souffrance, de vie et de mort, persévérer *comme si* dans le bonheur et dans le malheur, dans l'essor et dans le déclin, dans le Oui et dans le Non de notre existence et de notre tel-état nous attendions quelque chose, persévérer *comme si* il existait un Dieu que, défaits ou victorieux, vivants ou mourants, nous aurions à servir en reportant sur lui notre

amour. Comme si ? Oui, c'est bien là la chose remarquable : si, dans notre cheminement à travers le temps, nous mettons les choses au mieux, nous sommes dans l'attente comme si nous voyions ce que pourtant nous ne voyons pas, *comme si* nous voyions l'invisible. L'espérance, c'est l'abolition de cette énigme, l'abolition de ce « comme si ». Nous voyons *véritablement*, nous voyons *existentiellement* ce que pourtant nous ne voyons pas. C'est *pour cette raison* que nous persévérons. Si nous nous bornions à voir ce que nous voyons, nous ne persévérerions pas, nous nous accommoderions, d'une humeur sereine ou chagrine, de ce qui est. Que nous *ne* puissions nous accommoder de ce qui est, qu'*aucune* harmonie ne puisse s'instaurer dans notre être, qu'il reste en nous, latente, une attente de ce qui *n'est pas*, cela s'explique par l'espérance invisible que nous avons en Dieu, en Christ, dans l'Esprit, et dans laquelle ce qui *n'est pas* nous fait face existentiellement. Dans la mesure où nous avons une juste compréhension de nous-mêmes, nous ne pouvons vouloir être autre chose que des hommes dans l'attente, nous pouvons nous contenter de connaître le soupir de la créature et notre propre soupir, nous ne pouvons réclamer rien de meilleur, rien de plus élevé que la Croix, par laquelle il est révélé que Dieu est Dieu, nous sommes dans l'obligation d'être des esclaves dans l'attente de leur maître.

Ce document a été élaboré par le service Ecologie intégrale du diocèse de Créteil et la mission Ecologie et Justice climatique de l'Eglise protestante unie de France à l'occasion de l'atelier biblique proposé aux prêtres, diacres et pasteurs du Val-de-Marne pour le Temps pour la création 2024.

Les organisatrices remercient chaleureusement les auteurs des notes et commentaires ainsi que l'animateur de l'atelier biblique, le pasteur Eric George du service biblique régional de l'EPUdF en Région Parisienne.

